sibles : en trois pages de bibliographie, il trouve le moyen de ne donner que deux noms français : ni l'édition de M. Ponchont ni celle de M. Pichard n'y sont mentionnées, ni les nombreuses notes critiques de L. Havet (qui portent sur plus de cinquante passages). La production philologique allemande est devenue « autarcique ».

La Préface s'est grossie surtout de scrupules : le « stemma codicum » de la première édition, qui paraissait établir une filiation sûre, est remplacé par un « conspectus » qui ne préjuge pas des rapports entre les divers manuscrits ; ces rapports, difficiles à établir, sont assez minutieusement étudiés dans la nouvelle Préface.

L'apparat, comme celui de la première édition, est du type « critique », c'est-à-dire qu'il contient, outre les variantes, l'indication des études de texte et des discussions, et d'une édition à l'autre il s'est sensiblement augmenté, en particulier grâce aux travaux de Calonghi et de Schuster.

Je ferai à M. Lenz une critique de forme qui a son importance pour un ouvrage de collection, susceptible d'être pris pour type.

D'abord les périodiques sont cités (avec abréviations éventuelles) tantôt en allemand (p. XIV, *Rh*[einisches] *M*[useum]), tantôt en latin (p. VII, *Mus*[eum] *Rhen*[anum]) ; on lit, p. VII, *Neue Jbb.*, et, p. XIII, *Burs. Ann.* (= Jahresbericht de Bursian) ; p. XIV, *Jb. Phil.*, et, p. 105, *Ann. Soc. phil.* (= Jahrbuch des Philologischen Vereins). Comment s'y reconnaître, si l'on n'est pas parfaitement familier et avec l'allemand et avec la bibliographie ! Puis les noms propres sont tantôt respectés (p. XIV, cf. *Hiller ;* p. XV, cf. *Ullman*) et tantôt latinisés (p. VII, cf. *Hillerum ;* p. XVII, cf. *Illmannum*). Pourquoi au nominatif *Rothsteinius* (p. XXIII), au génitif *Calonghii* (p. V), à l'ablatif *Vincentio* (p. XIV), à l'accusatif *Leonhardum* (p. XXIII), *Nordenum* (p. VIII), si l'on conserve (*passim*) Leo, Zingerle, Francken, etc.? Il y a là un amas de disparates insupportables, qui n'enlèvent rien au très réel mérite de cette édition, mais qui font tort à la présentation et gênent la consultation.

J. MAROUZEAU.

Collection Loeb.

W. B. ANDERSON, *Sidonius, Poems and Letters : I Poems, Letters, Books I-II* : London, Heinemann ; Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1936, LXXV et 483 pages.

La vie et l'œuvre de Sidoine Apollinaire, qui est bien le représentant le plus typique de l'aristocratie gallo-romaine et de la littérature latine à leur déclin, ont tenté depuis une vingtaine d'années maints érudits anglais. En 1915, M. O. M. Dalton publiait en deux volumes à Oxford, *Clarendon Press*, une traduction des *Lettres* de Sidoine avec une très

copieuse introduction (183 pages) ; en 1930, M. W. H. Semple faisait paraître à Cambridge des *Quaestiones exegeticae Sidonianae ;* enfin, en 1933, M. C. E. Stevens nous donnait une biographie fort estimable de l'évêque de Clermont (Oxford, *Clarendon Press*). Aujourd'hui, c'est M. W. B. Anderson, professeur de latin à l'Université de Cambridge, qui édite dans la collection Loeb, déjà si riche d'excellentes traductions, la première partie de l'œuvre de Sidoine, soit les vingt-quatre *Poèmes* et les deux premiers livres des *Lettres*, avec une introduction, une traduction anglaise et des notes.

Le travail de M. Anderson est le résultat d'une « longue patience ». Dès 1927, l'auteur recherchait dans le texte de Sidoine les souvenirs virgiliens : le tome LXI de la *Classical Review* nous en apporte le témoignage. Aussi le lecteur, au seuil même du présent volume, se sent-il déjà en confiance. Ce qui plaît le plus, en effet, chez M. Anderson, entre autres qualités éminentes, c'est la conscience du vrai savant, instruit des travaux de ses prédécesseurs et abordant sans réticence tous les problèmes si divers et si difficiles que posent à chaque instant les vers et la prose de Sidoine.

L'introduction commence par un exposé condensé, mais très minutieux, des événements historiques intéressant l'Occident, de 406 à 480 environ, composé surtout d'après les ouvrages de Bury, la *Cambridge Medieval History*, vol. I (1924), et la remarquable *Geschichte* d'Ernst Stein [1]. Elle se continue par un résumé fort bien fait de la vie de Sidoine. M. Anderson brosse au passage (p. xxxiv) un tableau de l'éducation au v^e^ siècle en Gaule et signale avec raison à ses compatriotes le livre toujours excellent de Roger. Il conte avec agrément les premiers succès, les revers aussi de son héros [2], ses voyages [3], son élévation à la Préfecture

1. Aucune nouveauté pourtant dans cet « historical sketch », qui appelle, en outre, quelques remarques : l'interprétation traditionnelle de *Carm. VII*, 214-221, est, à notre avis, erronée ; quant à l'indépendance légalement reconnue du royaume wisigoth de Toulouse, aucun texte ne prouve qu'elle soit antérieure au règne d'Euric (voir *Rev. des Études latines*, t. XII, 1934, p. 406 : A. Loyen, *Les débuts du royaume wisigoth de Toulouse*). Je me permets de rappeler aussi que j'ai essayé d'expliquer la prise de Lyon par Majorien en 458, en me fondant sur un texte de Sidoine (*Carm. V*, 570-572), dans une communication à la Société des Études latines, résumée par la *Rev. des Études latines*, t. XIV, 1936, p. 30. — La taxe imposée par Majorien aux Lyonnais est une erreur provenant d'une interprétation fautive du *Carm. XIII* (voir F. Lot, *Le caput fiscal*, dans *Rev. hist. de droit*, 1925, p. 32). C'est une erreur, également, que de reculer à la date de 446 le départ définitif des troupes « romaines » de Grande-Bretagne (voir F. Lot, *De la valeur historique du « De excidio... Britanniae » de Gildas*).

2. Rien ne prouve pourtant que Sidoine ait trempé dans la conjuration gauloise en faveur de Marcellinus : les vers du *Carm. IV* sur lesquels s'appuie M. Anderson (p. xxxvii) se rapportent, en réalité, à la bataille de Plaisance de 456 (voir Coville, *Recherches sur l'histoire de Lyon*, p. 56).

3. M. Anderson (p. xxxix) pense, contrairement à l'opinion commune, que la vi-

de Rome et analyse longuement les raisons de son accession à l'épiscopat, qu'il date de 469 ou 470. M. Anderson (p. XLIII) s'élève contre ceux qui expliquent cette nouvelle promotion de Sidoine par des raisons d'ambition ou de prudence ; on ne peut qu'approuver sans réserve sa démonstration. Il s'attache ensuite (après M. Stevens) à tirer au clair les événements si complexes qui suivirent l'attaque de l'Auvergne par le Wisigoth Euric, auxquels fut intimement mêlé l'évêque de Clermont, et poursuit par un essai psychologique intéressant sur cet aristocrate gallo-romain, passionnément attaché à Rome par orgueil de caste et vanité littéraire et à tout prendre sympathique, malgré ses défauts d'esprit, grâce à la bonté de son cœur, à sa tolérance, à son indulgence. L'introduction se termine par un jugement bref, mais très judicieux, sur l'œuvre de Sidoine. Signalons au passage que M. Anderson fixerait volontiers la publication du recueil des *nugae* (*carmina IX-XXIV*) à la date de 463 ; il donne de son opinion (p. LV et LVII) des raisons plausibles, qu'on ne pourra rejeter sans examen.

Mais la partie de l'ouvrage à laquelle l'auteur a apporté le plus de soin est naturellement l'établissement du texte et la traduction. Les corrections et les interprétations nouvelles sont même si nombreuses que M. Anderson a voulu s'en expliquer, plus longuement que dans des notes de bas de page, au cours d'un article, paru en 1934, dans le *Classical Quarterly*. Il est impossible, bien entendu, de rapporter et de discuter ici toutes les leçons et explications qui nous sont proposées. Certaines paraissent excellentes, car elles éclairent un passage jusqu'à présent obscur par un simple changement de ponctuation (cf. *carm. V*, 384, et surtout *carm. VII*, 164-171). D'autres sont plus contestables : *c. V*, 112-115, M. Anderson rétablit tout un vers ; *c. V*, 383, il remplace *nuper post hostis* par *nuper ferus hostis ; c. XIII*, 19, *Eurysthea* paraît bien risqué, au lieu de la leçon certainement erronée des mss. *hystriones*, que depuis Savaron on lisait *Geryones* ou *Geryonem*. Il semble aussi que M. Anderson aurait pu revenir sur la plupart des corrections infligées au texte de son auteur par les hypercritiques allemands : *c. VII*, 20 : *Tegeaticus Arcas ;* 224 : *animis ;* 245 : *periturus ; c. V*, 19 : *fibula... dente... uorat*, et même 412 : *praeterit ; c. II*, 271 : *sectas*, leçons des mss. unanimes, sont parfaitement explicables. Enfin (et ce sont là les seules lacunes vraiment importantes de cet estimable ouvrage), l'étude de la

site de Sidoine à la cour de Toulouse contée dans *Epist.* I, 2, doit se rattacher à toute la série des voyages qui s'échelonnent entre 461 et 467. D'autre part, il s'est donné la peine (p. XXXVIII, n. 4) de corriger une erreur de date, relative au banquet d'Arles de 461, présidé par Majorien, qui s'est glissée dans mon compte-rendu du livre de M. Stevens (*Journal of Roman Studies*, XXIV (1934), p. 85) ; je ne puis que l'en remercier, en m'excusant auprès de M. Stevens.

tradition manuscrite est tout à fait négligée et l'apparat critique réduit à quelques notes[1]. M. Anderson a pris comme point de départ de son édition la collation très sérieuse, certes, de Luetjohann, complétée par Mohr et par C. Burke ; mais ne serait-il pas souhaitable que chaque éditeur nouveau reprît patiemment la revision des mss. qui, conservés dans son pays, lui sont facilement accessibles. Je suis persuadé qu'il ne serait pas inutile pour le texte des *Panégyriques* de Sidoine de relire de près le *Philippicus 1685* ou le *Philippicus 3671*, conservés à Cheltenham[2] et qui dérivent certainement, pour les huit premiers *carmina*, du même archétype que le *Marcianus 554* considéré comme le meilleur manuscrit pour cette partie de l'œuvre de Sidoine.

La traduction est écrite dans une langue très distinguée, un peu compliquée parfois, mais le texte de Sidoine n'est-il pas, lui aussi, plein de complications et d'obscurités? M. Anderson, en effet, s'est attaché à rendre toutes les recherches, les bizarreries de son auteur, et il y a presque toujours réussi. Son interprétation est le plus souvent heureuse. Je ne pense pas, toutefois, qu'il faille traduire *inuidiam facit* (*c. II*, 430) par *ridiculiser* (*mocked*). C'est faire d'une femme un singulier éloge que de dire de ses seins qu'ils sont « ridiculement petits » ; *inuidiam*, dans ce vers, a déjà le sens de « désir », que le mot « envie » prendra par la suite en français[3]. Enfin, je ne suis pas du tout de l'avis de M. Anderson dans l'interprétation du passage relatif au *vicus Helena* (*c. V*, 211-218), ce lieu qu'on n'a pas encore identifié avec certitude, où le Franc Chlodion rencontra pour la première fois les troupes « romaines ». M. Anderson corrigerait volontiers *arcuque subactum* en *arcusque sub ictu*, correction que l'on trouve faite déjà dans le *Congrès archéologique de France* (1880), p. 190. On devrait alors se représenter comme suit le lieu de la bataille : quelque part, dans la *ciuitas Atrebatum*, un carrefour occupé par Aetius ; à portée d'arc du carrefour, le *vicus Helena* et, plus loin, un cours d'eau qu'enjambe un pont ; c'est à ce dernier point que seraient postés Majorien et ses cavaliers. Mais cette explication ne paraît pas pouvoir se concilier avec *simul* (v. 215), *suppositis trabibus* (v. 216), et surtout *sub tramite longo*, cette dernière expression n'ayant pas de sens précis, selon M. Anderson, et s'expliquant simplement par une antithèse avec *artus* (v. 216).

1. M. Anderson n'est pas responsable de ces lacunes, imputables à la collection. Signalons, toutefois, quelques confusions dans les sigles des manuscrits, par exemple pages 72 et 110 : le *Laudianus* (*L*) ne contient que les *Lettres*.

2. En particulier quel est le texte des *Philippicus* au *Carm. V*, 101, où M. Anderson a, certes, bien raison de se séparer des éditeurs allemands? Il doit être semblable à celui du *Parisinus 2782*.

3. M. Anderson propose d'ailleurs en note (p. 45, n. 3) la traduction « made her small breasts envious ».

Mais ce ne sont là que critiques de détail. Il reste que le volume qui nous est offert aujourd'hui par la collection Loeb est l'œuvre d'un érudit plein de finesse et de distinction ; d'importants progrès auront été réalisés grâce à lui dans l'exégèse d'un texte difficile.

A. Loyen.

Classiques Garnier.

Consolation de la philosophie de Boèce, par A. Bocognano, xxviii & 285 pages, 15 francs.

On n'attendra pas d'un ouvrage de cette collection qu'il renouvelle ou même mette au point la critique d'un pareil ouvrage : les douze pages de Notes n'apportent guère que les quelques informations historiques et rapprochements littéraires indispensables pour comprendre les principales obscurités du texte ; encore y aurait-il bien à dire sur certains détails. N. 50 : que signifie « la Fortune tournée dans l'orbe rapide d'une roue légère »? N. 41 : « les petites étoiles perdent leur beauté »? Dans la même note, pourquoi citer la Phèdre de Sénèque d'après le titre si peu usité d'Hippolyte? N. 2 : comment attribuer, sans plus, l'Octavie à Sénèque (sans compter que la référence au vers 322 est inexacte et que le chiffre I, qui paraît indiquer un acte, est sans objet)?

Dans le texte même, quelques sondages m'ont inspiré des inquiétudes. Pour me borner à un exemple, l. IV, m. 5, v. 7 et suiv., « cornua » ne désigne pas le « disque » de la lune, « infecta » ne signifie pas « souillée », mais « voilée », « metis » n'a rien à faire avec des « empiétements », mais s'applique au cône d'ombre qui détermine l'éclipse ; enfin, ce n'est pas l'air que « les peuples ébranlent de leurs coups répétés », c'est le métal qu'on frappe (*aera* de *aes* et non pas de *aer*, ce qui ferait le vers faux ; cf. Juvénal, vi, 442 : « iam nemo tubas, nemo aera fatiget »), et non, comme le dit la note 152, pour venir au secours de la Lune en défaillance, mais proprement, selon la pratique antique, pour faire avorter une éclipse.

Le lecteur trouvera dans une bonne Introduction de vingt-cinq pages les éléments nécessaires pour comprendre le sens d'une œuvre riche en énigmes.

J. Marouzeau.

Classiques Roma : Librairie Hachette. Le vol. 6 fr. 50.

Cette nouvelle collection se présente fort bien : format réduit, couverture avenante, papier agréable, typographie nette et variée, texte enrichi d'illustrations, de tableaux, de cartes. L'idée qui a inspiré M. Guy Michaud, directeur de la collection, est celle que j'ai signalée